

Libretto

RENÉ BOYLESVE

L'ENFANT
À LA
BALUSTRADE

roman

Libretto

© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-36914-335-2

René Boylesve, de son vrai nom René Tardiveau, est né dans la ville du célèbre philosophe René Descartes, La Haye, en 1867 et est décédé à Paris en 1926.

Après des études en Sorbonne et à l'École du Louvre, il entame une carrière de romancier. Son premier livre, *Le Médecin des dames de Néans*, subtile évocation des mœurs de province, paraît en 1896 et est un succès immédiat. La grande majorité de ses ouvrages évoque sa jeunesse dans la région de Tours (*Mademoiselle Cloque*, 1899 ; *La Becquée*, 1901 ; *La Leçon d'amour dans un parc*, 1902 ; *L'Enfant à la balustrade*, 1903 ; *Nouvelles leçons d'amour dans un parc*, 1924 ; *Souvenirs d'un jardin détruit*, 1924).

Il fut élu en mai 1918 au fauteuil d'Alfred Mézières à l'Académie française.

J'offre ce livre, avec mes sentiments de gratitude, à mes confrères et particulièrement aux critiques qui, au milieu de la production contemporaine si féconde, et si riche en éléments de séduction, ont assuré un sort honorable à des ouvrages comme *Mademoiselle Cloque* et *La Becquée*, où je me suis imposé la plus grande sobriété d'imagination et d'expression, pour fixer, presque à la manière d'un historien, quelques traits de mœurs d'où se puisse dégager un sens élevé.

J'ose espérer que ceux qu'ont intéressés, dans le premier de ces romans, le tableau de notre vieil esprit d'héroïsme en péril, et celui de l'ingrate beauté du « conservatisme », dans le second, se plairont à reconnaître, dans le présent volume, le conflit muet, douloureux et fréquent, de l'idéalisme de l'enfance avec les relativités nécessaires ou la comédie de notre vie de relations.

R. B.

*Il se trouve, dans les trois quarts
des hommes, comme un poète qui
meurt jeune, tandis que l'homme
survit.*

SAINTE-BEUVE

PREMIÈRE PARTIE

I

Je me souviens qu'un matin d'avril ou de mai mon père me fit monter avec lui dans sa voiture pour aller à la campagne chez ma tante Planté.

La remise et l'écurie donnaient sur une ruelle étroite et assez mal entretenue où l'on se heurtait à des charrettes à bras, à des tonneaux et aux appareils de M. Fesquet qui était bouilleur de cru. Il n'y avait donc rien d'attrayant en cet endroit, sauf peut-être une branche d'acacia fleuri dépassant le mur de Mme Auxenfants, et la légèreté du ciel de Touraine. Cependant, au moment où le cabriolet s'ébranla dans cette vilaine ruelle, j'eus une singulière émotion heureuse.

Je croyais être rempli d'une substance diffusible et lumineuse qui tendait à s'évader en me suffoquant. Je sentais frémir des ailes destinées à me soulever dans l'air du printemps, au-dessus des petites villes, des routes et des rivières. Dans ce moment, il me sembla que j'embrassais par avance non seulement la promenade que nous allions faire, mais tout un avenir où de grandes choses retentissaient, où je m'élançais avec bravoure, un peu à l'aveuglette, armé seulement de ma joie intime et d'une tendresse débordante.

Qui n'a connu de ces instants d'ardent désir où le cœur franchit le temps, l'espace et toutes les bornes des lois physiques, pour donner foi à je ne sais quel rêve de beauté?

Mais je n'étais qu'un enfant : je faisais bon marché des lois physiques et des humaines !

Au tournant de la ruelle, mon père me dit, en me désignant du doigt une grande porte cochère où des pattes de biche étaient appendues :

– La maison Colivaut va être à vendre.

Que la maison Colivaut fût à vendre ou bien non, cela ne représentait pas grand-chose à mon esprit, parce que je ne concevais pas qu'elle pût être autre que nous ne l'avions toujours vue, avec sa Mme Colivaut en bonnet blanc à rubans bleus, sa tourelle à clocheton, sa balustrade, son orme et son marronnier, ses jardins en terrasses et son cadran solaire.

Il en était autrement pour mon père, évidemment, car son œil brilla, sa lèvre se plissa avec malice ; puis tout à coup il fronça les sourcils et son regard se fixa entre les oreilles de son cheval.

Mais il s'écoula bien du temps avant que la maison Colivaut fût vendue.

J'allai habiter, les trois années du veuvage de mon père, à Courance, chez ma tante Planté¹. Mon père se remaria. Ma tante Planté mourut. Mme Colivaut vivait toujours, et rien n'était changé à sa maison.

Nous allions voir Mme Colivaut au jour de l'An pour lui faire nos politesses, et une seconde fois, généralement, au fort de l'été, parce qu'elle était sujette à des étouffements que la grande chaleur « rendait critiques », à ce que prétendait le médecin, et l'on croyait lui adresser des adieux définitifs. Mon père, étant son notaire, la voyait plus souvent. L'hiver ou l'été, c'était un plaisir de présenter ses hommages à cette vieille dame : au jour de l'An, elle distribuait des bonbons qui

1. Cette période a fait l'objet d'un roman précédemment paru : *La Becquée*.

n'étaient pas du pays ; à la belle saison, elle vous permettait de passer le temps de la visite dans les jardins.

On disait « les jardins », quoiqu'il n'y en eût en réalité qu'un seul ; mais, sur la pente d'une colline, ce jardin se trouvait distribué en terrasses étagées, au nombre de trois, dont la plus basse, qui portait tous les bâtiments et s'agrémentait en parterre, faisait un retour du côté de la ville par un terre-plein à balustrade dominant la grande rue de Beaumont, dans sa longueur, jusqu'à l'église.

De tout Beaumont on voyait la maison Colivaut, les balustres, la vieille porte cochère à pattes de biche, le clocheton, l'orme et le marronnier.

Pour moi, l'attrait véritable de cette maison, c'était le cadran solaire.

Il était situé dans le deuxième jardin. On y accédait par une douzaine de marches dégradées et branlantes où le passage quotidien avait créé un double sentier parmi la mousse. Lorsqu'on posait le pied sur une certaine marche, on la sentait osciller, et l'on croyait entendre le bruit sourd de l'éclat lointain d'une mine. Un prunier de mirabelles étendait ses fines branches au-dessus de l'escalier, et il y avait toujours quelque fruit qui pourrissait à droite ou à gauche, sur de jolis oreillers moussus. Au dernier degré s'ouvrait une large allée bordée de buis épais taillés à hauteur de la main. Cette allée était coupée à angle droit par une autre semblable, et, au croisement, s'élevait le cadran solaire.

Il est bien vain, sans doute, de rechercher les causes de l'attrait qu'exercèrent sur moi, du premier jour que je les vis, cette pierre ancienne, cette petite table d'ardoise portant gravées les heures du jour, ce triangle de métal et cette pointe d'ombre mobile. Je devais me cramponner à l'aide des mains et du menton pour lire l'heure et, en outre, prendre garde d'endommager mes chaussures contre la pierre et de piétiner le persil qui croissait alentour. La table d'ardoise

était divisée par une profonde lézarde, et, quand mes doigts pesaient contre l'un des bords, une des parties basculait et de petits insectes, trotinant comme des tatous, sortaient de la crevasse et se livraient sur l'ardoise à des girations éperdues. De beaux caractères romains enguirlandaient l'hémicycle des heures, dont j'avais voulu connaître le sens dès la première fois : «LÆDUNT OMNES, ULTIMA NECAT¹.»

Cette inscription mélancolique, gravée depuis plusieurs siècles, autant que la magie du soleil qui venait là complaisamment traduire en chiffres les étapes de sa course me laissaient l'impression que quelque chose se passait à cet endroit, qui n'était pas tout à fait ordinaire. Ce carré d'ardoise était en relation avec le ciel, et de ces relations une grande vérité triste s'était dégagée, formulée et imprimée là.

Et je serais volontiers demeuré longtemps à contempler ce cadran. Je guettais la pointe d'ombre qui se promenait lentement sur les petites rainures des quarts d'heure, comme si elle eût été la plume de Dieu même, et j'osais espérer qu'elle écrirait peut-être un jour un mot pour moi.

Si, par hasard, quelqu'un montait les marches, je redoutais d'être surpris inerte et désœuvré. Alors je rougissais comme si j'eusse fait mal, parce que j'étais certain que l'on me trouverait ridicule. Et je n'eusse jamais osé dire à personne ce que je pensais ni parler de mon plaisir. Cependant, à part moi, j'avais ma fierté d'évoquer des merveilles.

C'est dans cette attitude qu'un jour je fus brusquement secoué par quelqu'un qui était venu derrière moi à pas de loup. Ce quelqu'un avait de petites mains de fer qui appliquèrent sur mes yeux comme des griffes, tandis qu'une voix qui n'était pas désagréable demandait :

– Qui est là? – puis elle commanda si impérieusement que je crus entendre cingler un fouet : Dites vite qui est là.

1. «Toutes les heures nous blessent, la dernière nous tue.»

Je ne disais rien, parce que je ne savais pas qui était là. Alors on se mit à trépigner si fort que l'on m'égratignait les talons.

– Dites qui est là ! Dites qui est là !... Mais dites donc quelque chose, petit sot !

Ce mot soulagea le diable qui m'écorchait, car il ouvrit ses mains de fer. Ce diable était une fillette, plus âgée et plus grande que moi, et qui, malgré son agression, me parut élégante et jolie. Lorsqu'elle vit le masque de clown, taché de rouge et de blanc, que ses doigts m'avaient fait, lorsqu'elle me vit si décontenancé, si ennuyé de ce qu'elle avait osé me dire, elle en fut aussitôt tout émue et m'embrassa. Elle m'embrassait avec le même emportement qu'elle avait mis tout à l'heure à me crever les yeux. Elle m'appelait son « ami chéri » et voulait absolument se faire pardonner ses violences. C'est moi qui fus confus ; j'étais fort sensible aux caresses ; je lui dis que je m'appelais Riquet ; elle me dit :

– C'est moi Marguerite Charmaison.

Je la parai immédiatement de toutes les magnificences conçues dans mes rêveries. Son ardeur, ses élans et, tour à tour, sa grâce et ses câlineries achevèrent de m'éblouir.

II

À mon grand chagrin, je revis rarement Marguerite Charmaison, parce que j'habitais encore la campagne, tandis que ma jeune amie, qui était la fille d'un député de Paris, ne venait à Beaumont qu'aux vacances, voir la grand-maman Charmaison. Sa mère, très parisienne, aimait mieux les plages ; son père, absorbé par la politique et le goût des arts, partageait son temps entre ses électeurs et l'hôtel Drouot.

Moi, j'étais à Courance avec mon grand-père et ma grand-mère Fantin, qui vivaient là, modestement, d'une petite rente que ma tante Planté leur avait léguée. Ils se félicitaient que mon père n'eût pas la place de me loger chez lui à Beaumont, ce qui l'obligeait à me laisser auprès d'eux.

Je ne fréquentais point d'enfants. Le pays n'était pas très beau ; mais l'habitude de m'y promener seul ou silencieux, autrefois, au côté de ma tante Planté, qui ruminait toujours de graves affaires, avait fait naître en moi, dès cet âge, je ne sais quel contentement à revoir sans cesse les mêmes allées de noyers, les mêmes bois de sapins, les mêmes prairies ; à respirer la même odeur en passant devant la porte ouverte d'une grange, dans une cour de ferme ou à la lisière de tel bois ; à entendre le bruit du vent dans les chênes ou dans le feuillage des pins. Mes idées d'enfant se mêlaient à ces choses accoutumées comme, chez les enfants des villes, elles se mêlent à des visages ; et je revenais à la maison avec la

satisfaction que l'on a après avoir causé avec quelqu'un. Oh ! tout cela ne me disait pas des choses transcendantes ; je ne savais même pas ce que cela me disait, mais je me souviens très bien que mon cœur était léger, léger, et comme soulevé. C'est ce qui était cause, probablement, que lorsqu'on me parlait de Dieu, par exemple, je le voyais passer au-dessus des blés et au travers des sapins sous la forme d'un souffle – si l'on peut dire –, d'un souffle doux et fort qui emporte le cœur et donne envie de pleurer.

Les paysans, les fermiers me saluaient au bord des chemins, ou, de loin, au milieu d'une vigne, redressaient l'échine, portaient la main à leur casquette et restaient un bon moment tout debout, à me regarder passer. C'est qu'ils voyaient encore à côté de moi l'image de ma tante Planté, avec qui ils m'avaient si souvent rencontré. Je sentais que ce n'était pas moi seul qu'ils regardaient ; cela me rendait sérieux et me faisait courir quelquefois un frisson. Quelques années auparavant, on m'avait encore regardé comme cela parce que j'avais perdu ma mère, et partout où je me montrais, les yeux semblaient attirés par le vide que sa mort avait creusé à côté de moi.

À mesure que nous grandissons, nous traînons ainsi un cortège d'ombres apparent pour les yeux amis, et qui d'année en année s'accroît, mais aussi s'allège en proportion, grâce à la brièveté des mémoires.

Une ou deux fois par semaine, je rencontrais sur la route la voiture de mon père, qui venait nous faire visite. Il arrêtait son cheval et me faisait asseoir entre sa femme et lui.

J'étais prévenu contre cette femme par ma grand-mère, qui ne l'aimait pas, d'abord parce qu'elle lui rappelait péniblement sa fille ; ensuite parce qu'elle était née en Amérique, quoique d'une famille française ; enfin parce qu'on la jugeait trop jolie pour être ce qu'on appelle en province une femme comme il faut. Je ne parvenais pas à avoir pour elle une

complète indifférence, parce que j'aimais sa jeunesse et sa figure, et parce qu'elle sentait délicieusement bon. J'avais vécu parmi des vieillards, et j'étais naturellement attiré par sa fraîcheur. L'embarras que j'éprouvais à la voir provenait de la difficulté de lui donner un nom.

Mon père m'avait ordonné de l'appeler «maman»; ma grand-mère me l'avait défendu: «Donne-lui tous les noms que tu voudras, m'avait-elle dit; mais celui-là, jamais! entends-tu bien, jamais! On n'a qu'une maman; la tienne est au ciel: raison de plus pour lui réserver ce nom dans tes prières... Mon Dieu! mon Dieu! si elle t'entendait, de là-haut, le donner à une autre!... » Dans son bonnet noir, elle faisait une tête si extraordinaire, en disant cela, qu'elle me communiquait une religieuse terreur. Je ne savais pas du tout quel parti prendre. Au lieu de dire à mon père: «Bonjour, papa», je l'embrassais lui-même sans rien dire; puis j'embrassais sa femme, autant que possible en riant très haut, pour faire du bruit. Cela ne réussissait pas toujours. S'il me faisait observer: «Eh bien! on dit bonjour...», je disais: «Bonjour. – Bonjour qui? – Bonjour, papa. – Mais, à elle? – Bonjour... ou... ou... » Dieu! que j'étais malheureux! Et le supplice recommençait si elle me faisait un cadeau, ce qui arrivait souvent, car elle désirait conquérir mon amitié. Il fallait dire merci. – «Merci qui?... » J'en ai encore la chair de poule!

III

Mon père nous arriva un jour à Courance avec l'air d'un homme qui apporte une bien bonne surprise. Il n'était pas assis qu'il nous dit :

– J'ai acheté la maison Colivaut.

– Vous avez fait une sottise !

Grand-mère lui lança cela d'un trait, avant de prendre le temps de déposer ses lunettes, ce à quoi elle ne manquait point d'ordinaire, lorsqu'il s'agissait de choses importantes. Mon père, qui était plein de son sujet et qui étouffait d'en parler, répliqua :

– Soit ! n'en parlons plus.

Et il se leva comme pour aller faire un tour de jardin.

Cependant grand-mère enrageait d'avoir des détails. Elle alla jusqu'à la porte, dans le dessein de barrer le chemin à son gendre ; mais lui-même, après avoir gagné la porte, en était revenu, car il espérait bien qu'on allait parler.

Tous les deux se promenaient de long en large. Mon grand-père était assis à une petite table de jeu et faisait des réussites. Lui n'était pas nerveux et ne se mettait pas aisément martel en tête. Après deux minutes de silence qui parurent longues, grand-mère s'arrêta devant son placide mari.

– Eh bien ! dit-elle, tu as entendu ?

– Qu'est-ce que j'ai entendu, ma bonne amie ?

– Tu ne pourrais pas nous accorder un peu d’attention ? Ton gendre dit qu’il a acheté la maison Colivaut !

– Inutile ! Inutile ! dit mon père. Ma chère belle-mère prétend que j’ai commis une sottise : enterrons cette affaire.

– Enterrons-la, dit grand-père.

Cela lui était bien égal ; il se remit à ses cartes. Il disposait sur le tapis de drap vert ses petits paquets en piles ; il flattait du bout des doigts ses narines velues et l’extrémité de son nez en cerise, puis retournait un des bostols flexibles avec l’intérêt d’un bébé qui ouvre une boîte de jouets. Grand-mère frappa la table en son milieu, du plat de la main, et les cartes sautèrent.

– Casimir ! mais c’est insensé ! veux-tu me faire l’honneur d’écouter, oui ou non ?

– J’entends bien, ma bonne. Nadaud dit : « Enterrons cette affaire. » Mais quelqu’un qui n’est pas enterré, là-dedans, c’est Mme Colivaut. Elle vivante, vous n’habitez pas sa maison, que diable !

– Il y a promesse de vente entre Mme Colivaut et moi, dit mon père ; l’engagement, synallagmatique, est conditionnel. « Au décès de Mme Colivaut » porte l’acte.

– Mais, malheureux ! dit grand-mère, vous ne voyez donc pas que vous allez vous mettre tout le pays à dos ?

– Comment ! parce que j’achète une maison, n’ayant pour m’abriter qu’une bicoque ! parce que, n’ayant pas l’emplacement d’un cabinet de toilette pour ma femme ni d’une chambre pour mon fils, je me rends acquéreur d’un immeuble !... Eh parbleu ! que l’on dise ce que l’on voudra. J’use du droit qui appartient à tout citoyen d’acheter, quand il est en état de payer ; et de plus j’accomplis un acte de salubrité pour mon ménage. Qui sait si l’obscurité, l’humidité de ma maison actuelle n’ont pas été la première cause d’un malheur que nous déplorons les uns et les autres, n’est-ce pas ? Rappelez-vous le médecin qui soignait votre fille : « Si

elle avait pu être transportée à temps au grand air... » L'a-t-il dit? ne l'a-t-il pas dit, le jour même des obsèques? Fichtre! Je n'ai pas envie de recommencer. Quant à mon enfant...

– Oui, oui, tout cela est très bien, dit grand-mère; mais avez-vous songé aux Plancoulaine?

– Que le diable emporte les Plancoulaine!

– Non, mon ami, non, le diable n'emportera pas si aisément les Plancoulaine. Pour commencer, vous le premier ne sauriez briser avec M. Plancoulaine sans perdre du jour au lendemain les trois quarts de votre clientèle, composée de la bourgeoisie, qui se réunit chez lui tous les jours, et de la noblesse, qui, après l'avoir dédaigné quand il était maire, sous l'Empire, lui fait les doux yeux aujourd'hui que nous possédons un savetier à la tête du conseil municipal. En second lieu, votre femme ne se passera pas de la société qu'elle rencontre chez les Plancoulaine, qu'elle ne rencontrera pas ailleurs, retenez bien ce que je vous dis, parce que l'on ne se voit que chez eux, parce qu'ils ne permettront pas que vous voyiez qui que ce soit hors de chez eux, et parce qu'ils sont assez forts pour imposer leur volonté. Or, vous savez que M. Plancoulaine guigne cette maison pour son neveu Moche, depuis dix ans. Il me l'a dit cent fois: « Je n'ai pas d'enfants, madame Fantin; la consolation de mes vieux jours, ce sera d'avoir mon neveu Moche à trois enjambées de chez moi, au lieu de me donner la peine de faire atteler si je veux embrasser les fillettes. »

– Vous comprenez que si, pour éviter à Plancoulaine de faire atteler, je dois me condamner, moi et les miens, à vivre en un trou de taupe!...

Grand-mère lui dit d'un air narquois:

– Et c'est votre ami Clérambourg qui vous a conseillé cet achat?...

– Clérambourg est la prudence même: il ne m'a caché aucun des inconvénients de l'affaire.

– À la bonne heure!... Eh bien! mon cher, vous aurez Clérambourg lui-même contre vous!

– Clérambourg contre moi!...

– C'est moi qui vous le dis.

M. Clérambourg était le prédécesseur de mon père en son étude, et son plus cher ami. C'était un homme d'une vertu à toute épreuve et qu'on ne prenait point en défaut.

– Tout cela est bel et bien, dit mon père, mais n'empêche que je suis seul à juger comme il convient du prix de la santé de ma jeune femme et de l'opportunité de faire une place à mon enfant près de moi. Ce sont là de ces résolutions contre lesquelles tous tes raisonnements échouent.

Du coup, grand-mère devint rubiconde. Par surcroît de malheur, le maudit achat de la maison Colivaut la priverait de son petit-fils. Elle l'avait prévu; mais c'est autre chose de se l'entendre dire.

J'étais accoutumé depuis mon plus bas âge à assister en témoin solitaire aux scènes de famille. Je savais en reconnaître de loin les signes avant-coureurs, comme un paysan annonce la pluie. Cependant je n'entendais pas les premiers bruits du désordre sans être secoué d'un tremblement. Alors j'invoquais le secours de je ne sais qui, en tout cas d'une puissance favorable que je croyais volontiers près de moi; et il se produisait un phénomène imaginaire qui peut être figuré à peu près comme ceci : deux mains complaisantes se liaient derrière moi en formant un siège suspendu, suspendu à quoi? j'aurais été bien en peine de le dire, mais sur lequel je m'asseyais solidement. Aussitôt, le tabouret s'enlevait et allait se fixer, non pas à une hauteur extraordinaire, mais suffisamment hors de portée des gestes de ceux qui s'allaient chamailler, comme qui dirait sous la corniche, par exemple, de préférence dans une encoignure. En vérité, je restais bien au milieu de la bagarre; mais je voulais ne pas y être. C'est ainsi que parfois, dans les rêves, on parvient à dominer un

cauchemar... Et, de là, je regardais, comme d'un balcon, une scène qui a lieu dans la rue.

Grand-mère blessa immédiatement son gendre dans la partie la plus sensible de l'amour-propre, en lui disant que sa femme n'était pas capable de prendre soin d'un garçon de mon âge.

Il n'y avait pas grand mal ; le fait, assez vraisemblable, n'était guère méchant. Mais mon père n'entendait point sa belle-mère parler de sa femme sans qu'il flairât de machiavéliques embûches sous l'expression la plus anodine. Et dans ce que lui-même disait de sa femme, grand-mère soupçonnait des sarcasmes ou pour le moins des allusions défavorables à la mémoire de son premier mariage.

Toutefois, elle ne s'était jamais permis une appréciation aussi libre. Mon père bondit comme un chevreau. Il fit l'éloge de sa femme ; il énuméra de nombreuses qualités que j'ai oubliées ; à la fin, elle était un ange.

– Eh bien ! dit grand-mère, est-ce que l'autre était moins parfaite ?

Cependant elle avait naturellement de l'ordre dans l'esprit ; elle revint au sujet, mais non pour le traiter posément, hélas !

– Voulez-vous savoir pourquoi elle n'est pas capable de prendre soin d'un enfant ? le voulez-vous ?

Il haussa les épaules.

– Je me suis rarement trompée, toutes les fois qu'il s'est agi de juger une femme, et j'ai pour cela un pronostic. Eh bien ! votre femme a gardé pendant quinze jours, quinze grands jours, sur sa robe de tarlatane... là, là, en plein sur l'estomac... une tache ! Ça crevait les yeux... Ça n'est rien, je le sais, ça n'est rien ! Mais une femme qui a gardé pendant quinze jours une tache là n'ira jamais voir si votre enfant a changé de chemise ou pris son bain de pieds.

Mon père trépigait ; il claquait des doigts ; il voulait fuir, et il voulait rester aussi pour confondre l'audace de sa belle-mère.

Il saisit un argument qui était d'usage courant dans la famille.

– Parlons de savoir élever les enfants ! quand votre grand dadais de fils, à quarante ans sonnés, végète encore à Paris et n'est pas fichu de gagner sa vie !

Le fils « qui ne gagnait pas sa vie » était la tache de ma grand-mère. Il n'était point en son pouvoir de la nettoyer. On la lui avait si souvent reprochée qu'elle la voyait en effet sur elle-même, et elle s'humiliait, chaque fois, comme sous une peine originelle, inexplicable, mystérieuse et, à cause de cela, respectée.

Le grand-père s'était levé ; il époussetait, à coups de chique-naude, les revers de sa redingote, où tombait de ses cheveux blancs une neige légère, et il disait tantôt : « Nadaud ! » et tantôt : « Céline ! » en s'adressant à son gendre ou à sa femme, comme il l'eût fait à de petits chiens qui vont déchiqeter, en jouant avec trop d'entrain, le tapis de la table.

Mon père s'écria :

– Mais je ne sais pas ce que je fais là ! Je me demande pourquoi je vous écoute !... Allons, mon petit, dit-il en se dirigeant vers moi, va faire ton paquet, je t'emmène...

– Où ça ? cria grand-mère.

– Mais chez moi, parbleu ! Après ce qui s'est dit ici !

– Vous ne ferez pas ça !

– C'est ce que nous allons bien voir !

Ma grand-mère avait à ce moment-là tout près de soixante-dix ans ; la passion la soulevait, mais la fatiguait vite. La menace soudaine de son gendre acheva de l'ébranler. Elle voulut courir à la porte et dire sans doute : « Vous me passerez plutôt sur le corps ! », mais son corps même lui manqua. Ses joues devinrent blêmes, ses yeux chavirèrent. Elle dit :

– Mais ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible !

D'autres paroles pressées lui emplissaient la bouche sans produire plus de bruit qu'une grappe de bulles de savon qui

crève ; mais de sa main maigre et tremblante, autrefois jolie, elle décrivait dans l'espace comme quoi c'était impossible que l'on m'emmenât. Mon père n'avait pas de place chez lui ; il venait de dire qu'il n'avait pas de quoi installer un cabinet de toilette pour sa femme. Quand elle put parler, elle dit :

– Vous voulez donc la mort de cet enfant ? Je la connais, votre maison, c'est un taudis, une cave : des pièces sans jour, une cour sans un rayon de soleil... J'y vois encore ma pauvre fille, dans son fauteuil, cherchant de l'œil un coin de ciel ! Je l'entends : « Grand comme ça ! si je voyais grand comme ça de bleu, il me semble que je pourrais guérir ! »

Elle abondait, sans y prendre garde, dans le sens même des premières paroles de son gendre, et elle s'étonnait de le voir tout à coup souriant et arrondissant le bras et tendant la main pour recueillir comme la manne les choses sensées qu'elle disait enfin. Quand il jugea la provision suffisante, lui-même l'arrêta doucement :

– Là ! là ! dit-il, tout beau !... Nous sommes d'accord ; c'est ce que je voulais vous faire constater dès en arrivant : *ma maison est mortelle*, et, n'ayant pas le choix, *j'ai donc bien fait d'acheter la maison Colivaut*... Vous l'avez dit, vous l'avez dit ! Maintenant, je vous avouerai, entre nous, que je ne suis pas fâché de vous laisser Riquet encore, provisoirement, parce qu'il nous eût vraiment gênés dans notre boîte. Mais, Dieu merci, la question a été posée et même tranchée, et vous avez le temps de vous préparer à le voir habiter avec moi dès que j'entrerai en jouissance de la maison Colivaut.

Grand-père, qui sentait que c'était fini, dit plaisamment :

– Comment se porte Mme Colivaut ?

– Mais, dit mon père, couci-couça... On redoute pour elle les chaleurs.

– Tranquillisez-vous, le journal nous prédit un été torride.

IV

Le dimanche, nous nous rendions, grand-père, grand-mère et moi, à la messe de Beaumont. Puis l'on déjeunait chez mon père, et, l'après-midi, l'on se rendait, avec tout ce qui avait un nom dans la ville, chez les Plancoulaine.

On privait les enfants d'aller chez les Plancoulaine lorsqu'ils n'avaient pas été sages. Je ne saurais dire au juste ce qui attirait dans cette maison, car Mme Plancoulaine avait au menton la barbe d'un pâté de ménage qui moisit ; elle embrassait trop fort et trop longuement, et n'offrait que du « raisiné », une confiture épaisse et fadasse que l'on puisait dans des jarres de grès ; enfin M. Plancoulaine était quelque chose comme un ogre.

Rien ne vaut contre les faits et les habitudes : c'est chez les Plancoulaine qu'on allait, chez eux que l'on se rencontrait, chez eux que l'on avait plaisir à se voir.

Le déjeuner chez mon père n'exerçait pas la même fascination ; d'ailleurs, il était d'institution récente. On s'était imposé, d'un commun accord, cette occasion hebdomadaire de se réunir – comme il arrive parfois dans les familles – afin d'échapper à la tentation de ne point se réunir du tout. Et cette institution ne remontait pas plus haut que l'époque de la grande querelle survenue à propos de « la tache ». Mon père n'ayant pu se tenir de rapporter à sa femme les propos de grand-mère, il y avait eu, à la première entrevue entre les

deux femmes, une algarade qui avait dû, au bout d'une heure, s'apaiser et se terminer par des concessions réciproques ou des excuses, scellées d'une invitation à déjeuner. Cela se passait au milieu de la semaine.

– Voulez-vous demain ? avait proposé la jeune femme.

– Attendons jusqu'à dimanche, avait dit grand-mère, bien des choses se tasseront d'ici là.

On avait remis le déjeuner au dimanche.

On s'y trouvait un peu contraints, la mésintelligence fondamentale demeurant la même, malgré les plus loyaux efforts à la dissimuler.

Je m'en tirais, quant à moi, à assez bon compte, depuis l'heureuse inspiration qui m'avait permis, un beau jour, d'inventer un nom à donner à la femme de mon père. Pour un cadeau qu'elle m'avait fait, j'avais dit encore et comme toujours : « Merci. » D'ordinaire, c'était mon père qui m'objectait aussitôt, d'un ton impératif : « Merci qui?... » Cette fois, elle-même me dit, d'une voix douce, en approchant de ma bouche sa joue parfumée : « Merci qui?... » Mon cœur battit ; je crus, certes, commettre un sacrilège vis-à-vis de la mémoire de ma mère ; mais un terme moyen, un terme qui me paraissait ménager les exigences des uns et des autres, m'était venu, et je m'en servis. Je dis : « Merci, petite-maman. » Elle courut en faire part à mon père, qui fut ravi, m'embrassa et n'appela plus sa femme, dans ses rapports avec moi, que du mot composé que j'avais trouvé pour ne pas dire « maman ». Néanmoins, devant ma grand-mère, je trouvais « petite-maman » encore un peu fort et trop rapproché du mot qu'elle m'avait défendu d'employer, et je disais « petite-mère » par une nuance subtile.

Un dimanche, nous trouvâmes mon père très agité. Il nous confia que le bruit du contrat passé avec Mme Colivaut était répandu, bien qu'il eût essayé de le tenir secret jusqu'à la mort de la vieille dame.

– Et la santé de Mme Colivaut, dit le grand-père, est toujours excellente ?

– Excellente.

– Ah ! ah ! dit grand-mère, je vous ai averti, dès le premier jour, que vous auriez des ennuis ; vous avez paru faire fi de mes prévisions.

– On ne prévoit jamais toute l'étendue de la méchanceté des hommes !

– Que voulez-vous dire ?

– Oh ! rien de particulier... je parle de la méchanceté des hommes, c'est une façon de dire : il y a de fières canailles !

– Que s'est-il donc passé ?

– Mais je ne dis pas qu'il se soit passé quelque chose.

– Les hommes sont-ils méchants ? reprit grand-mère. Ils sont lâches plutôt... Ah ! je vous concède qu'ils peuvent commettre bien des atrocités quand ils se sentent en nombre et que quelqu'un donne le branle. Il suffit d'un individu intéressé à mal faire : les autres suivent comme un troupeau de Panurge, mais sans se rendre compte de ce qu'ils font.

Mon grand-père était pur optimiste. Il n'avait eu toute

sa vie que des déboires, ayant passé cinquante ans dans les affaires, ayant été volé toujours, ruiné dix fois, garanti seulement par l'âge de recommencer l'aventure. Il se flattait d'avoir connu bien des gens aimables et ne gardait rancune à personne. Les événements ne le touchaient plus que rétrospectivement, en évoquant le souvenir d'une anecdote qui, comme au théâtre et dans la littérature de son temps, se terminait toujours bien.

Il en raconta que nous avions entendu vingt fois, mais qui allégèrent l'embarras où nous mettait le tourment de mon père. Et après le déjeuner, voyant que l'on manquait d'entrain, il nous dit :

– Allons fumer un cigare chez les Plancoulaine.

– Déjà? fit mon père.

– Vous ne dites pas déjà, d'habitude. Vous êtes le premier à blâmer votre jeune femme lorsque sa toilette la met en retard.

– Mais il n'est pas deux heures.

– Nous verrons chez les Plancoulaine M. Charmaison, dit petite-maman ; je l'ai aperçu ce matin à la messe de huit heures avec ces dames.

– Cet iroquois-là va à la messe? dit grand-mère.

– Oh! pas à Paris, à cause de ses électeurs, mais ici, à cause de sa mère.

Grand-mère n'appelait jamais M. Charmaison que l'iroquois. Il était député radical avancé, d'une part – quelques-uns insinuaient qu'il avait failli se compromettre dans la Commune –, et, d'autre part, distingué de sa personne, de goût cultivé et homme du monde. Quelque chose de la méfiance de grand-mère à son endroit rejaillissait sur mon amie Marguerite.

Marguerite Charmaison était élevée à la manière libre, c'est-à-dire qu'on ne lui imposait aucune morale, aucune religion, aucune étude. Elle s'élevait elle-même, pour ainsi dire, et à sa guise. « C'est une petite, disait-on, qui tournera

mal.» Deux ans auparavant déjà, ne voulait-elle pas entrer au théâtre parce qu'elle avait vu jouer Mounet-Sully! Elle débitait chez les Plancoulaine des tirades de Corneille et de M. de Bornier. Et elle portait dans un carnet une photographie rognée du célèbre comédien en Œdipe, les yeux crevés et sanguinolents, horrible. « Comme cela, confiait-elle en montrant cette terrifiante image, on ne dira pas que c'est l'acteur et non l'art qui me plaît. » Elle avait quatorze ans à peine! Mon admiration pour elle atteignait le délire.

Mon père alla plusieurs fois à son cabinet, sous le prétexte qu'il avait entendu entrer des clients. Petite-maman sonna la bonne pour lui demander s'il était entré des clients : il n'était entré personne, sauf le maître clerc Coqueugniot.

Nous étions tous prêts et debout, attendant le départ. Impatientés, nous passâmes dans la cour où l'on montait à l'étude des clercs et au cabinet, par un escalier extérieur.

De la fenêtre du cabinet sortaient des nuages bleuâtres qui allaient s'évanouir dans le feuillage d'une glycine. On appela. Mon père parut aussitôt : il était chez lui, tout seul, debout et fumant un cigare.

– J'y vais, je vous suis. Une minute.

– Il est là, il n'a rien à faire ; il ne fait rien, dit sa femme. Il ne travaille pas en fumant et il ne fume presque jamais. Quand il allume un cigare, c'est qu'il est énervé.

– Mais qu'a-t-il donc ?

– Est-ce que je sais ? Cette satanée maison...

– Ah ! dit grand-mère, c'est bien pour vous qu'il l'a achetée ! Ma pauvre fille est morte dans celle-ci, elle.

– Je pense que vous ne me reprochez pas de n'en avoir pas encore fait autant ?

Oh ! sapristi ! elles ne pouvaient pas échanger trois idées sans se prendre de bec ! Que c'était donc ennuyeux ! Heureusement, mon père descendit et nous partîmes.

VI

À ranimer seulement ce souvenir, l'odeur de nos rues de petite ville, le dimanche, me revient en bouffées que l'éloignement seul rend agréables. Ces rues étaient bondées de paysans exhalant l'ail et le vin, piétinant le crottin, imprégnés de l'atmosphère de l'étable à bœufs. Ils se tenaient au carrefour, en une masse immobile et impénétrable qui envahissait aussi toute la place de la Mairie, dominée par la statue hautaine d'Alfred de Vigny, dont le noble et pur profil de bronze n'évoquait absolument rien, à personne.

On attaquait cette foule par les bords, en longeant les maisons afin d'y prendre un point d'appui ; encore butait-on dans les colliers de cuir de l'étalage du bourrelier, dans les seaux de fer-blanc ou les sacs de graines, gras, bondés, boursoufflés, fermés étroitement par une cravate de chanvre qui gaufre la toile en nombril d'andouillette. Je voyais les enfants de mon âge se faufler dans cette forêt humaine en s'agrippant aux pantalons des paysans et s'orientant avec un instinct de sylvains entre les troncs cagneux de velours côtelé. Mais ma grand-mère disait invariablement, avant de pénétrer dans le fort de l'assemblée : « Gare les puces ! », et j'évitais avec soin les contacts rustiques.

On ne retrouvait ses aises que lorsqu'on avait atteint le magasin élégant de Mme Virevolière, où ces dames se fournissaient de tout ce qu'elles ne faisaient point venir de Paris ;

et l'on arrivait sans trop de difficulté jusqu'à l'église, après avoir respiré les émanations de la charcuterie à droite, de la pharmacie à gauche, et le parfum du bois de noyer chez le marchand de sabots. Après cela venaient des maisons bourgeoises : celles de la vieille Mme de Grébauval, que l'on saluait à sa fenêtre, du colonel Flamel, de maître Courtois, le confrère de mon père, que l'on évitait de regarder s'il se trouvait par hasard dans sa cour.

Nous ne fréquentions point M. Courtois, bien entendu, les deux notaires vivant à couteaux tirés ; et il était une des rares personnes que l'on ne rencontrât chez les Plancoulaine qu'au 1^{er} janvier. C'est qu'ayant été autrefois leur notaire il avait été supplanté par mon père dans cette qualité avantageuse. À l'écart des Plancoulaine, M. Courtois ne pouvait voir beaucoup de monde à Beaumont. Sa clientèle était rurale ; il possédait des propriétés et jouait au gentilhomme campagnard.

M. Courtois avait deux enfants jumeaux, de mon âge. Quand nous nous croisions dans la ville, les jumeaux et moi, nous ne manquions pas de nous toiser, du chapeau à la chaussure, comme des femmes. Huit fois sur dix, à la suite de cet examen, les jumeaux échangeaient une réflexion qui les faisait rire, et je rougissais. J'eusse été fier vis-à-vis d'eux cependant, à cause de l'étude de mon père, qui passait pour supérieure à l'étude Courtois ; mais j'étais seul : ils étaient deux ; de plus, ils montaient à cheval.

Il paraît que M. Courtois était précisément dans sa cour au moment où nous passâmes, ce jour-là. Mon père le dit à sa femme, avec mystère, quatre pas plus loin. Il n'avait pourtant pas tourné la tête, mais il avait vu son ennemi. Je surpris ses paroles, et d'un mouvement involontaire je me jetai en arrière pour voir la porte par où mon père avait vu M. Courtois sans remuer la tête. J'aperçus alors mon grand-père et ma grand-mère, demeurés derrière nous. Grand-mère se composait, elle aussi, une figure, par solidarité de famille,

en passant devant la maison Courtois : elle abaissait les coins de la bouche et, raidissant la taille, portait l'œil à quinze pas. Mais mon grand-père était bien avec tout le monde ; il ne se gêna point pour regarder dans la cour, et il allongea un grand coup de chapeau à M. Courtois. Mon père disait en ce moment à sa femme :

– Je l'ai vu, comme je te vois, dans sa cour : il mettait ses gants.

– Non?...

– Il mettait ses gants!... J'ai été prévenu par lettre anonyme : nous allons nous rencontrer là-bas nez à nez.

– Ah ! c'est donc cela !... Tu ne pouvais pas parler plus tôt?...

– Je ne croyais pas ; j'attendais des preuves... Il met ses gants, je l'ai vu ; nous l'avons sur les talons. S'il va chez les Plancoulaine aujourd'hui, c'est qu'il y est convoqué ; s'il y est convoqué, c'est qu'on me nargue. Ma petite, il n'y a pas à se le dissimuler, nous faisons aujourd'hui notre dernière visite aux Plancoulaine.

– Oh ! tu te laisses monter la tête : tu crois ce que t'a dit ta belle-mère!...

– Toute la ville le sait déjà!... Tu ne lis donc pas sur les figures?